

texte : *Ésaïe, 40 / 1-11*

premières lectures : *Deuxième épître de Pierre, 3 / 3-15a ; Évangile selon Marc, 1 / 1-8*

chants : 181 et 523 (*Arc-en-ciel*)

Chers amis, l'Avent n'est guère propice à l'invention... Les mêmes thèmes s'y retrouvent d'une année sur l'autre : l'attente, la patience, la préparation de la venue du Seigneur, le passage de l'Ancienne Alliance à la Nouvelle, et le passage de l'Église au Royaume... Chaque année ou quasiment, nous parcourons à nouveau quelques textes du prophète *Ésaïe*, toujours les mêmes. Sommes-nous donc condamnés à la répétition ? C'est vrai qu'un pasteur dit rarement des choses très neuves d'une fois sur l'autre ! Pourtant, le texte de ce matin est quand même un texte bien intéressant, bien original. L'avez-vous remarqué, en l'entendant à nouveau aujourd'hui ?

Il y a deux personnages principaux dans cette prophétie : Dieu et la parole. On les cite autant l'un que l'autre. « Dieu », « l'Éternel », « le Seigneur ». Et puis la « voix », la « parole », les verbes « crier » et « proclamer ». Aussi, c'est là-dessus que je voudrais m'arrêter avec vous ce matin. Ne vous attardez pas sur le fait que nous sommes en Avent, malgré le violet du ruban de la Bible et la couronne, comme toujours habilement réalisée par Gisèle – merci à elle. Mais soyez d'abord attentifs au texte biblique. Après tout, c'est à travers lui que nous autres, protestants, nous attendons une parole ! Parole. Qui parle à qui ? Il y a une équation simple : Dieu parle à son peuple par le moyen de son prophète. Mais ici, cette équation s'avérerait simpliste : elle ne rend pas compte de notre texte. Allons donc écouter de plus près...

Première scène. Dieu parle, il demande de « *console[r s]on peuple* ». Ce n'est donc pas à son peuple qu'il parle. Est-ce au prophète ? Non : le prophète est ici seulement celui qui retranscrit, qui transmet cette information. Il n'est que le témoin, pour nous, de ce qui se passe sans lui – ce qui n'est pas forcément toujours le cas avec les prophètes. Alors qui ? Peut-être Dieu parle-t-il ici au roi, peut-être aux prêtres... Peut-être aux pasteurs !... Dieu demande aux pasteurs de proclamer sa grâce, c'est-à-dire la fin de la punition, l'extinction de la peine, de la vengeance. Mais Dieu n'est-il pas à la fois le législateur et le juge, celui qui dit la Loi et celui qui condamne les transgresseurs ? D'ailleurs, les derniers dimanches avant l'Avent nous proposent des textes pour réfléchir sur le Jugement, le grand, le « Dernier », tout ça avec des majuscules ? Et notre théologie se perd : nous ne savons plus que penser... Alors, Dieu condamne, ou Dieu ne condamne pas ? La Loi sert à faire joli, ou bien à dire la faute des coupables ? Si la Loi n'est rien, pourquoi Dieu l'a-t-il donnée à Moïse, pourquoi tient-elle tant de place dans la Bible, pourquoi la proclamer à chaque culte avant de se reconnaître en faute par rapport à elle ? Et si la Loi sert à condamner les pécheurs, à quoi sert donc Jésus-Christ, qu'en est-il de la grâce, et pourquoi avoir voulu être protestants, défenseurs du salut par grâce seule ?

Je ne dis pas que la question est simple. Ce que je dis aujourd'hui, c'est ce que vous avez bien entendu dans le texte : Dieu me demande de vous dire que le jugement est passé, qu'il est derrière nous. Les plus humanistes d'entre vous me demanderont peut-être quelle était la faute... Ce qu'ils peuvent constater avec moi, c'est en tous cas le fruit de cette faute – appelez-le la punition si vous voulez : il manque de nombreuses personnes ici pour que ce temple soit plein ! Ne me faites pas la liste des raisons, depuis l'air du temps jusqu'à l'incompétence des pasteurs ou l'indisponibilité des conseillers ; ce sont des prétextes. De l'Exil à Babylone jusqu'à la déchristianisation de l'Europe occidentale, en passant par le Désert huguenot, le fruit est le même, la prédication évangélique est la même, et il n'y a pas d'autre coupable que le peuple infidèle à son Dieu, et qui se retrouve décimé.

Mais le prophète ici ne remue pas le couteau dans la plaie, il se fait évangéliste, c'est-à-dire qu'il porte une bonne nouvelle, et il me demande de vous la répercuter : il me fait vous dire que c'est fini ! Quelle qu'ait été la faute, quelle qu'ait été la punition, et que nous soyons d'accord là-dessus ou pas : c'est fini ! Il y a donc désormais du neuf qui va pouvoir commencer, il y a désormais de la vie qui peut reprendre. Dieu n'est plus un Dieu lointain, distant, il est à nouveau et désormais « *votre Dieu* », il est désormais « *notre Dieu* », comme le texte le dit explicitement en adjoignant toujours un possessif au mot « Dieu ». C'est fini : tout peut redémarrer. Il n'est plus temps de se lamenter, mais de... de quoi faire, au fait ? Écoutons la suite, pour savoir.

Deuxième scène. « *Une voix crie dans le désert.* » Pourquoi pas à Jérusalem ? Le « *cœur de Jérusalem* » à qui je devais m'adresser selon la première scène serait-il au désert plutôt qu'au temple ? Non. C'est que Jérusalem, la « *haute montagne* », est désormais au même niveau que n'importe quelle vallée. C'est bel et bien la venue de Dieu que la voix proclame dans le désert, là où Israël ne peut que se nourrir de ce que Dieu donne, ou bien mourir. Mais cette fois, c'est « *toute chair à la fois* » qui connaîtra l'Éternel, pas seulement son peuple, pas seulement le « petit troupeau », pas seulement le groupe privilégié des lecteurs de la Bible ou des assidus au culte. L'enjeu de cette nouvelle existence rendue possible pour vous, peuple de Dieu, ce n'est pas votre relation avec Dieu – parce que, ça, c'est fait – mais l'enjeu, c'est la relation du monde avec Dieu !

« Une voix crie dans le désert. » La voix de qui ? La voix des pasteurs ? La voix des chrétiens ? En tous cas une voix qui peut dire de l'Éternel : « *notre Dieu* ». « *Écoute, Israël, l'Éternel notre Dieu, l'Éternel Un* », proclamait Moïse (*Deut. 6 / 4*). Cette voix, la voix d'Israël, c'est aussi pourtant celle de Paul quand il écrit : « *il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni femme, car vous tous, vous êtes Un en Christ Jésus* » (*Gal. 3 / 28*). Cette voix particulière proclame la fin du particularisme, l'accomplissement de l'élection d'Israël dans l'union des contraires, la mise à niveau, au même niveau, des montagnes et des vallées... Cette voix pourrait être la vôtre. Ce devrait être la vôtre. La particularité du peuple de Dieu, c'est donc de dire et de proclamer paradoxalement que « *Dieu ne fait pas acception de personne* » (*Gal. 2 / 6*). Il peut le dire avec d'autant plus de tranquillité et d'assurance joyeuse pour lui-même qu'il a reçu la prédication de la première scène : il sait qu'il est gracié, qu'il est sauvé. Or, chers amis, qu'il me soit permis de le constater : nous aimons tellement les montagnes et les vallées...! Naturellement, comme Jérusalem, nous nous plaçons nous-mêmes, protestants réformés, bien en haut. Serait-ce pour compenser le fait que nous doutons de notre salut, et de l'appel de Dieu ? Si nous lui faisons confiance, pourquoi vouloir nous protéger dans nos propres murs, nos traditions et nos manières de faire héritées du passé ?

Troisième scène. Désarroi. Échange de voix qui n'ont plus de sujet, plus de bouche ! « *Une voix dit* »... « *Et une dit* »... Un autre, sans doute. Peuple de Dieu, tous confondus, pasteurs et fidèles, qui tournent en rond : après tout, c'est ça aussi, le désert ! Désarroi, et désillusion. « *Que crierai-je ? Toute chair est comme l'herbe...* » Autant dire que plus rien ne vaut la peine. On croirait entendre Josué (*24 / 19*) dire à son peuple qu'il n'est pas capable de ne pas pécher : « *Vous ne pourrez pas servir l'Éternel, car c'est un Dieu saint, c'est un Dieu jaloux* »... Dieu trop jaloux ? Ou son peuple trop volage plutôt, mais de toute façon « c'est dans les gènes » !... Alors, sommes-nous renvoyés à la culpabilité, après avoir entendu la parole de la grâce ? Allons-nous donc tourner en rond et sombrer dans la défaite ?

Lorsque le prophète reprend enfin la parole, c'est pour dire que c'est vrai. C'est vrai que les humains sont fragiles, faillibles, et les croyants tout autant que les autres. Mais il y a la parole de Dieu qui, elle, tient bon. Les croyants, ce ne sont pas des gens qui font des efforts pour croire et servir. Ce sont au contraire des gens qui connaissent l'effort de Dieu pour eux, et qui s'appuient dessus, qui ne se laissent pas démonter, parce que justement ce ne sont pas leurs capacités qui sont en jeu, mais celles de Dieu. Or, Dieu est Dieu. S'appuyer sur Dieu, quelque faible qu'on soit, quelque petite Église, ridiculement petite, qu'on soit, s'appuyer sur Dieu suffit à notre mission. La foi suffit à notre mission. Nécessaire... et suffisante !

Quatrième scène. Le prophète garde la parole et il dit à Jérusalem de prendre la parole. Car les pasteurs ont prêché, le peuple a entendu, le peuple a réfléchi, le peuple a conclu, ou plutôt la Bible a conclu, le peuple doit maintenant faire son travail : annoncer aux « *villes de Juda* », c'est-à-dire au pays, aux environs, annoncer à ceux qui sont là autour de nous, que notre Dieu est leur Dieu, que, non, ils ne le méritent pas, mais que, oui, le jugement est passé, et que maintenant c'est le bon berger qui vient, et qui s'occupe des faibles, des incapables, de ceux qui ont besoin de lui. L'Avent, ce n'est pas pour Jérusalem, c'est pour Juda. L'Avent, ce n'est pas pour l'Église, c'est pour le monde. L'Église, elle, elle vit le temps de l'Esprit, c'est-à-dire elle témoigne – ou alors c'est qu'elle n'est pas l'Église, c'est qu'elle n'est qu'une secte passéiste qui ne présente aucun intérêt. C'est le monde qui vit l'Avent. C'est le monde qui vit une attente qu'il ne comprend pas. Mais le monde ne peut vivre cet Avent que si l'Église fait son travail, que si l'Église accomplit sa mission. « *Crie !* » « *Proclame !* » Nulle part il n'est donné comme mission de se taire, de ne se parler qu'entre soi, ou seulement avec l'Église d'à-côté. Nulle part il n'est dit que l'Église doit se faire une raison de son péché et de celui des autres.

Le prophète aujourd'hui nous retransmet un ordre. Il ne dit pas « crie si tu en as la force » ou bien « crie si ce sont tes amis qui écoutent » ni non plus « crie si tu n'as rien d'autre à faire », etc. Il dit juste : « *[tu] es graciée* », « *crie* », « *dis à la ville de [Saumur] : "voici votre Dieu"* ». Il n'y a aucun argument d'aucune sorte qui soit encore recevable après *Ésaïe 40* ! C'est chacun d'entre nous qui reçoit dans la même parole de Dieu à la fois son pardon et sa mission, et ce depuis notre baptême. Eh bien, c'est la même chose pour notre Église ! « *Écoute ! Dieu nous parle...* » C'est le mot d'ordre des Églises réformée et luthérienne de France à l'occasion de leur union. Parce que le temps n'est plus à la lamentation, mais à l'action. Et cette action se décline en deux mots – je n'ai pas dit en deux temps : la confiance en Dieu, et la mission. « *Veillez donc, et priez* » (*Luc 21 / 36*), afin que soit éclairé votre Conseil presbytéral, et toute votre communauté. Priez et témoignez, puisque c'est la seule chose que vous ayez à faire qui vaille la peine. N'attendez pas d'avoir plus que ce que vous avez, un meilleur presbytère, un meilleur pasteur, un meilleur Conseil presbytéral, une meilleure vie communautaire, de meilleures finances, une meilleure piété – que sais-je encore ?... Car « *vous avez tout pleinement en Christ.* » (*Col. 2 / 10*) Amen.